

## Comment raconter la ville Un entretien avec Jean Du Berger

Patrick Lambert

Volume 1, numéro 1, printemps 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6335ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lambert, P. (1985). Comment raconter la ville : un entretien avec Jean Du Berger. *Cap-aux-Diamants*, 1(1), 30–32.

# COMMENT RACONTER LA VILLE?

Un entretien  
avec Jean Du Berger

Par Patrick Lambert

— **Monsieur Du Berger, vous êtes ethnologue, chercheur au CELAT (Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord), comment en êtes-vous venu à vous intéresser aux phénomènes urbains?**

L'histoire des pratiques orales au Québec remonte à Marius Barbeau qui effectua, vers 1914, les premières enquêtes scientifiques dans le domaine du folklore. Marius Barbeau voulait sauver les chansons, les contes, bref les «textes» qui incarnaient la culture profonde du québécois. Il pensait qu'un peuple se maintient par sa langue et par ses traditions et il craignait que la culture québécoise ne disparaisse comme ont disparu les cultures amérindiennes. Lorsque fut fondée, en mars 1944, la première chaire de

*Jean Du Berger, professeur en Arts et traditions populaires à l'Université Laval.*



folklore à l'Université Laval, une nouvelle optique est apparue. Luc Lacourcière, en effet, a essayé de lier les traditions populaires avec les grandes traditions littéraires et humanistes. Cette quête humaniste du cœur de l'homme, poussait à s'intéresser surtout à la paysannerie. On pensait en effet que la culture traditionnelle se trouvait uniquement dans les campagnes; on essayait de retrouver les traces d'un passé littéraire, on cherchait à sauver des oeuvres, des textes... Mais quand on faisait des enquêtes, quand on répertoriait des histoires, sur le diable ou sur les revenants, on s'apercevait que les gens dérivait vers un autre discours, un discours qui portait sur leur propre vie. Enveloppant la tradition des contes, des légendes, et des chansons, il y avait une autre mémoire, une mémoire quotidienne. Par exemple on trouvait des récits de pratique: les bûcherons voulaient nous raconter comment cela se passait dans les camps. On leur disait non: on ne s'intéressait qu'à la légende du chien noir qui vient punir un sacreur. On revenait continuellement vers les oeuvres, vers la littérature.

Aussi, lorsque l'histoire orale se développa aux États-Unis, on se rendit bien vite compte que ce qu'on appelait «la tradition» n'était pas seulement rurale ou populaire. En fait on la retrouve partout. C'est pourquoi je m'intéresse aujourd'hui aux phénomènes urbains. La ville constitue un immense champ de recherche, encore très mal connu: mémoire ouvrière, syndicale, des marchands, des femmes, des notables... Une ville n'existe pas en elle-même; ce qui existe ce sont les gens qui y habitent. Ce que l'on sait des villes, c'est ce que l'on a retrouvé dans les procès-verbaux, c'est à dire une histoire officielle, institutionnelle; mais on ne sait rien des gens qui ont participé à la vie de la ville. C'est le témoignage des citadins qu'il faut aller chercher, c'est l'histoire de leur vie qu'il faut solliciter.

— **En ville, quels thèmes vous semblent plus particulièrement pertinents?**

Ce ne sont pas les thèmes qui manquent, loin de là. Il faut dire que l'objet urbain est quelque chose de très important, d'une part parce que, au Québec, depuis 1931, la population urbaine est plus importante que la population rurale, et d'autre part parce que la ville est en mutation continuelle. On voit des quartiers se modifier rapidement; il y a toute une évolution, toute une respiration de



la ville dont on peut rendre compte. En interrogeant les vieux propriétaires, les petits commerçants, en se rendant dans des lieux de sociabilité comme la garage ou le restaurant, on pourrait retracer cela. Mais, par ailleurs, il ne faut pas oublier que la ville, beaucoup plus que la campagne, accueille les marginaux et qu'il y a tout l'espace marginal dans l'espace urbain: il y a des quartiers marginalisés, des espaces de peur, où c'est dangereux... on est devant des sous-systèmes culturels qui informent l'espace urbain. Ce que j'aimerais découvrir, ce sont les valeurs, les normes du groupe. Définir ce qui occupé l'espace mental des québécois. Trouver comment s'articule, comment fonctionne leur imaginaire. Rechercher par exemple ce qui reste des chansons dans les mémoires, l'écho d'une certaine presse du coeur... D'où la nécessité d'une enquête plurielle qui vise tous les niveaux, toutes les classes sociales, tous les groupes d'âge. Il s'agit de rendre compte d'une certaine totalité.

— **Mais comment en arriver là?**

Dans notre domaine, on commence toujours par des personnes, ce qu'on appelle un informateur. L'informateur est le point de convergence de plusieurs groupes; il va faire lui-même son organigramme. On voit ainsi apparaître, dans son histoire de vie, un oncle, puis une tante, quelqu'un qui a aidé... le groupe est là. Aborde-t-on les questions de travail, un autre groupe apparaît. C'est par le témoignage individuel que l'on peut retracer le groupe; même s'il a disparu, car il existe encore dans la mémoire de l'informateur. À partir de là on peut se renseigner sur les pratiques ou les morales du groupe: on allait faire des excursions dans la forêt en moto-neige... Le groupe est toujours en mutation; d'ailleurs on est jamais en présence d'un seul groupe car il se définit justement par rapport aux autres, par rapport à l'extérieur. Cette notion de groupe de base, il faut le reconnaître, est très intuitive; c'est du senti. Il s'agit d'un groupe restreint où tout le monde se connaît bien, où les relations se font dans tous les sens sans passer par des intermédiaires, où les relations ne sont pas spécialisées (si vous allez voir un banquier, vous avez là une relation très spécialisée), où votre valeur est beaucoup plus importante que votre rendement (en dehors vous êtes jugé par votre façon de jouer votre rôle mais dans le groupe votre cote, votre



«La tradition». Archives nationales du Québec.



La rue, lieu privilégié d'enquête sur la culture urbaine. Droit de Parole.





*Manifestations de la sociabilité en milieu urbain. Droit de Parole.*

nom, est plus important que votre savoir faire); bref il y a beaucoup d'échanges, une communication continuelle, des buts communs aussi: survivre, élever des enfants... On sent tout de suite la différence par rapport au groupe institutionnel, au groupe beaucoup plus formel.

C'est par l'intermédiaire du petit groupe que l'on va pouvoir saisir l'évolution socio-économique de la société, des vérités de la vie concrète. Connaître par exemple l'impact dans la vie des femmes de l'introduction de la machine à laver, la vision de l'en-



*À la recherche des artisans du vécu quotidien. Droit de Parole.*

seignement primaire qu'avaient les religieux et les religieuses qui travaillaient dans les écoles de quartier, les réalités de la vie paroissiale; rendre compte du développement massif du secteur tertiaire, de l'univers des enfants, de la vie des adolescents... On est là en face d'un domaine d'études considérable qui fait appel à une multitude de dis-

ciplines. Ici, au CELAT, nous avons des historiens, des ethnologues, des géographes, des linguistes, des archéologues, des historiens d'art... nous nous apercevons que nous sommes confrontés à des lieux culturels dont on ne peut pas dire qu'ils sont l'exclusivité d'un individu ou d'une discipline. Je pense que ce à quoi l'on peut convier tout le monde, c'est à définir de nouveaux chantiers de recherche où l'historien comme l'ethnologue apportera ses techniques mais où, dans l'interprétation ou dans le traitement, on peut se retrouver.

Je crois que ça, c'est du neuf. Pendant trop longtemps chacun est resté dans son couloir. Bien sûr il fallait laisser le temps à chaque discipline de se découvrir. Le folklore, à Laval, est une discipline qui a une quarantaine d'années mais il s'y produit des changements. Actuellement il y a un virage qui se prend: les contenus deviennent moins important que les procès d'élaboration, que les dynamismes culturels. Peu importe les images, ce qui nous intéresse c'est comment on manoeuvre les images, comment on opère; plus précisément comment l'individu opère, quels sont ses jeux, «ses stratégies et ses tactiques». On est au niveau des tactiques, au niveau du règlement quotidien des crises par des pratiques autorisées par le groupe. Les thèmes restent encore importants mais ce qui me préoccupe c'est de savoir comment on opère avec ces thèmes là; ils ne sont finalement que des outils grâce auxquels l'homme survit et se définit. Chaque groupe d'appartenance est un écosystème qui essaye de se maintenir face au monde qui l'entoure; c'est un jeu dialectique. Finalement c'est très écologique: on essaye de garder un certain équilibre. Chaque petit groupe, par ses pratiques quotidiennes, par tous ses signes diffusés continuellement par chaque membre du groupe (manger à la même table, la façon de s'habiller, de blaguer...), concourt à définir un dedans et, par opposition, un dehors. ◆